

12 et se redressa, et 12 puis se leva la tête  
de la poche de la  
en papier  
à elle -

Mon fils se réveilla le premier le lendemain matin, que j'écoutai pleurer doucement dans mon demi-sommeil en espérant qu'il finirait par se rendormir. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait être, et tout ~~était très sombre autour de moi dans la chambre, où aucune lumière du jour ne filtrait encore à travers les volets.~~ Je me redressai dans mon lit et pris<sup>je</sup> ma montre sur la table de nuit, et je me rendis<sup>et</sup> compte qu'il était à peine six heures et demie. Mon fils continuait de pleurer dans son lit, et je ~~me levai finalement~~<sup>puis m'en levai</sup> pour aller lui préparer un biberon. Je lui préparai<sup>ai le</sup> son biberon debout devant le lavabo, encore endormi et en pyjama, dosant avec soin les cuillerées de lait en poudre et y ajoutant la quantité adéquate d'eau minérale. Pendant que le biberon chauffait, je m'approchai de mon fils et je m'accroupis au pied de son lit pour le faire patienter, mais, n'arrivant pas à le calmer, je le pris dans mes bras, tout chaud encore de sommeil dans sa petite grenouillère blanche, et je me mis à le promener dans la chambre. Nous allions de son lit à la fenêtre et de la fenêtre à son lit, et je ~~caressais~~<sup>caressais</sup> délicatement ~~la~~<sup>sa</sup> petite tête tiède et duveteuse pour l'apaiser tandis qu'il continuait de pleurer dans mes bras et que je lui expliquais tout doucement à voix basse que son biberon n'allait plus tarder à être prêt, que ce n'était pas qu'une question de jours maintenant, de minutes peut-être, mais il ne voulait rien entendre - (il n'avait ~~rien~~<sup>rien</sup> aucun humour, cet enfant) ~~et~~<sup>et</sup>, et il continuait de pleurer en se cambrant dans mes bras pour me frapper le visage. Pas frapper papa, disais-je de temps en temps avec douceur, d'une façon toute posée et somnambulique, et je continuais de marcher ainsi de long en large avec lui en pyjama dans la pénombre de la chambre.

Lorsque son biberon fut prêt, j'allai me rasseoir dans le lit pour le lui donner, le dos contre un oreiller, et il buvait dans mes bras sans reprendre son souffle, avidement, une main posée sur le biberon que je tenais légèrement incliné dans sa bouche, et dont j'augmentais machinalement l'angle d'inclinaison à mesure que le niveau de lait descendait dans le biberon. Je voyais ses petits yeux dans la pénombre qui regardaient fixement le plafond, sérieux et pensifs, tandis que ses lèvres, comme indépendantes de son regard, continuaient de têter avec la même application. Le biberon touchait à sa fin maintenant, et, lorsque ce fut fini, <sup>on</sup> ~~il~~ releva lentement la tête vers moi, ~~me regarda~~ <sup>on</sup> et me fit un grand sourire. Je l'installai à côté de moi dans le lit, le dos reposant contre un oreiller voisin du mien, jumeau du mien, et nous étions assis là côte à côte sur les couvertures, moi pieds nus et en pyjama et lui en grenouillère blanche, un des petits pieds dépassant de l'extrémité déchirée du vêtement. Il m'avait attrapé un doigt, qu'il tenait pensivement serré dans sa main, et il regardait droit devant lui sans bouger, absorbé dans ses pensées. Je me levai pour aller ouvrir les volets finalement, et tout était silencieux <sup>autre</sup> ~~dans~~, le <sup>l'après-midi</sup> ~~jour~~ <sup>de la nuit</sup> était sur le point de se lever, ~~et le ciel, à l'horizon, était déjà~~ <sup>de la nuit</sup> très légèrement rosé.

Le soleil était sur le point de se lever quand je quittai l'hôtel ~~avec~~<sup>non</sup> mon fils, et l'air sentait bon sur la route, je regardais les feuilles et les plantes alentour qui étaient finement recouvertes de gouttelettes de rosée. Il n'y avait personne sur la place du village quand j'y arrivai, et le ciel était encore bleuté de nuit à l'horizon, où la mince bande de clarté orangée du soleil ~~qui se levait~~<sup>levait</sup> se devinait au-dessus de la mer. L'homme ~~avait déjà dû~~<sup>est déjà</sup> partir à la pêche sans doute, car l'emplacement était vide dans le port où sa barque était ancrée hier soir. Je passai devant la cabine téléphonique dont la porte était ouverte dans la pénombre, et je remarquai que la vieille Mercedes grise était garée un peu plus loin sur la place, dont je reconnaissais les contours familiers. La pluie avait laissé une grande flaque d'eau à côté de la voiture, à la surface de laquelle nageaient quelques feuilles mortes immobiles. J'allai m'asseoir sur un banc en face de la mer, et je sortis mon fils de sa poussette pour le faire gambader, le regardai s'éloigner à quatre pattes le long du petit parapet de pierres qui bordait la place du village avec sa cagoule et son petit anorak, le derrière rebondi par la couche. J'étais là sur la place du village avec mon fils, et je voyais la mer au loin sur laquelle le soleil se levait et où deux minuscule silhouettes de barque étaient arrêtées au large dans les parages de l'île de Sasuelo.

~~Rendu~~ <sup>après le petit-déjeuner</sup>  
De retour dans ma chambre, je commençai à faire mes valises en prévision de mon départ. J'avais un avion en tout début d'après-midi, et il fallait que je quitte Sasuelo dans la matinée, car il y avait plus de deux heures de route pour rejoindre l'aéroport. Je commençai par ranger les affaires de mon fils, fit un sac entier d'affaires sales, dans lequel j'entassai ~~ses~~ ses grenouillères et ses maillots de corps, son pull, sa sortie de bain en éponge, toute blanche, avec <sup>une petite</sup> ceinture et <sup>un petit</sup> capuchon, et je rangeai également le chauffe-biberon dans ce sac-là. Puis, ayant fait rapidement ma propre valise, je passai au gros morceau, le lit de voyage de mon fils, qu'il fallait démonter entièrement. Lorsque ce fut fait, que le <sup>patil</sup> centre Georges-Pompidou fut réduit aux dimensions <sup>raisonnables</sup> d'une housse portable, <sup>que je repris avec satisfaction.</sup> je m'assis un instant sur le lit. J'avais encore trois-quarts <sup>125 g</sup> d'heure devant moi. Tous les sacs et les valises étaient prêts dans la chambre, fermés et vérifiés, qui reposaient par terre à côté de la porte avec la poussette de mon fils, et j'étais inquiet bien sûr, <sup>plis en quatre</sup> comme toujours avant un départ.

J'avais fait appeler un taxi, et je l'attendais à la réception, avec toutes mes affaires <sup>les pages ?</sup> qui étaient réparties sur le sol de la pièce. J'avais dû les descendre en deux fois, laissant un instant mon fils tout seul dans le canapé de la réception, avant de remonter rapidement prendre les dernières valises dans ma chambre. Quand j'étais redescendu, j'avais été cherché le patron dans les cuisines pour régler la note de l'hôtel, et je l'avais trouvé attablé dans la pièce en face d'un vieux journal à éplucher des pommes de terre en écoutant la radio. Il m'avait suivi à regret, emportant avec lui un vieux torchon auquel il s'essuya les mains avant de me présenter la note, et il était retourné de son pas lourd à ses patates sitôt qu'elle fut réglée. J'avais repris mon fils dans mes bras, et je fis quelques pas dans la pièce en attendant le taxi. La clef de ma chambre pendait à nouveau sur le tableau de liège à présent, et je remarquai que le registre de l'hôtel était posé <sup>et</sup> sur le comptoir, un gros registre en cuir noir granuleux, que j'ouvris distraitemment d'une main, mon fils dans mes bras. Comme je le pensais,

car je me souvenais très bien que quand j'étais arrivé à l'hôtel, le patron m'avait certes demandé mon passeport, mais il l'avait à peine regardé et me l'avait rendu immédiatement, mon nom n'avait pas été inscrit dans le registre de l'hôtel — comme si aucune trace n'existait vraiment de mon passage à Sasuelo en réalité.

Le taxi attendait devant la porte de l'hôtel, et le chauffeur m'aida à charger les valises et les sacs dans le coffre. Nous attachâmes la poussette de mon fils sur le toit, que nous fixâmes à la galerie avec des tendeurs. Puis, comme le chauffeur faisait le tour de la voiture pour rejoindre le volant, je pris place à l'arrière avec mon fils, que j'installai à côté de moi sur le siège, assis comme un grand sur la banquette arrière, pensif et les jambes écartées. Lorsque la voiture démarra, qui commença à s'éloigner lentement de l'hôtel, je me retournai sur mon siège pour regarder la route à travers la lunette arrière du taxi, l'enclos abandonné livré aux mauvaises herbes que j'apercevais sur la droite avec sa mauvaise clôture de fil de fer tout abîmée, sa terre pelée et rocailleuse, le figuier desséché qui ployait sous le poids de ses branches mortes et l'âne au loin, mon ami l'âne. La voiture passa le tournant à la sortie du village, et, comme nous approchions déjà de la maison des Biaggi, que le mur d'enceinte de la propriété n'était plus qu'à une dizaine de mètres de nous sur le bord de la route, je songeai que les Biaggi étaient peut-être rentrés chez eux maintenant et qu'ils pourraient le cas échéant me reconnaître à l'intérieur du taxi quand nous passerions devant la maison, même très fugitivement, même seulement imaginer un instant que ce pût être moi, et je me tassai alors légèrement sur mon siège de manière à ne pas pouvoir être vu. Nous passâmes très vite devant la maison, et j'eus tout juste le temps d'apercevoir le parc désert derrière les grilles et la villa au loin dont tous les volets étaient fermés.

Barcaggio, octobre 1989.

Madrid, février 1990 — mai 1991